

## **Parcours de résistant. De l'arrestation à la déportation**

*Fabrice Maerten (Cegesoma)*

Breendonk, 16/3/2016

L'objectif principal de cet exposé est d'évoquer le parcours ou plutôt le trajet douloureux du résistant dans l'univers répressif nazi à travers l'analyse de plusieurs témoignages.

Mais avant d'en arriver là, il convient de préciser divers éléments, à savoir :

Qui sont les principaux protagonistes de ce drame ?

Quels sont les instruments, les outils de cette répression ? Quels sont, en conséquence, les principales formes de répression, les principaux types de lieux de détention ?

Et enfin, quel tableau général peut-on dresser de la répression de la résistance en Belgique occupée par l'Allemagne nazie ? On verra que la réponse à cette question est sans doute la plus difficile à fournir.

### ***Qui sont les principaux protagonistes de ce drame ?***

La réponse peut paraître simple, mais elle est plus complexe qu'elle n'y paraît.

Comme il s'agit de répression, on peut classer les protagonistes en deux catégories, les victimes et les bourreaux.

Du côté des ***bourreaux***, on retrouve évidemment le régime nazi, dont le but est de réduire au silence, par tous les moyens, ses ennemis réels (communément appelés politiques) ou imaginaires (communément appelés raciaux).

Les instruments humains de cette politique répressive sont surtout les Allemands (ou Autrichiens) au service du régime nazi : on pense directement aux personnes liées à la SS, mais il ne faut pas sous-estimer le rôle joué par de nombreux membres de la *Wehrmacht* (autorités militaires, polices militaires, gardiens de prison, soldats, etc.).

En outre, ces Allemands ont pu compter sur la complicité d'un certain nombre de Belges (dénonciateurs, auxiliaires des polices allemandes, SS belges de Breendonk).

Enfin, le système de terreur des camps de concentration allemands repose en grande partie sur les Kapos, des prisonniers de droit commun ou même parfois des prisonniers politiques de nationalité allemande, mais aussi polonaise ou autre, cherchant ainsi à survivre.

Du côté des ***victimes***, l'objectif de cette contribution est de se concentrer sur les résistants, qui se distinguent des autres prisonniers politiques par leur participation délibérée et désintéressée à la lutte contre l'Allemagne nazie en pays occupé.

### ***Quels sont les instruments, les outils de cette répression ?***

L'Allemagne nazie tient, surtout au début de l'occupation, à un semblant de légalité, de justice. Ce souci s'estompera au fil de la guerre, et le régime évoluera vers une répression de plus en plus violente et arbitraire.

10 mai 1940. Une administration militaire s'installe en Belgique. Pour maintenir l'ordre, elle s'appuie sur des forces de police militaires (*Feldgendarmarie, Abwehr, Geheime Feldpolizei*) et un appareil judiciaire militaire (tribunaux et prisons installés dans les principaux centres administratifs du pays) qui appliquent le droit pénal allemand sur le territoire belge. Ce droit se traduit notamment par des ordonnances de l'autorité militaire allemande toujours plus sévères. Elles sont récapitulées dans une ordonnance dite de « protection » du 28 avril 1943, qui prévoit la peine de mort dans de nombreux cas d'atteinte à la sécurité du Reich ou de ses forces armées. Jusqu'à l'automne 1943, seules les personnes condamnées aux travaux forcés ou à des peines supérieures à 2 ans sont déportées en Allemagne. A partir de ce moment, ceux condamnés à plus de 9 mois sont déportés en Allemagne. L'envoi en Allemagne, dans les camps de concentration, sans jugement, deviendra pratiquement systématique à partir du printemps 1944.

Mais pour les dignitaires nazis, cette sévérité accrue est rapidement insuffisante.

En décembre 1941, Hitler décide d'instaurer la procédure *Nacht und Nebel* (Nuit et Brouillard) : les personnes arrêtées dans des affaires d'attentats, espionnage, sabotage, menées communistes, aide à l'ennemi, possession interdite d'armes, dont il n'est pas sûr qu'elles seront rapidement condamnées à mort, doivent être transférées en Allemagne pour y être mises au secret et éventuellement jugées par un tribunal civil. Près de 5.000 personnes seront déportées de Belgique dans le cadre de cette procédure (c'est le cas de Nina Erauw et de Léon-Ernest Halkin dont nous reparlerons). Elles transitent par des prisons, avant d'être exécutées ou, pour la plupart, d'être transférées dans des camps de concentration.

Une ordonnance du gouverneur militaire von Falkenhausen du 19 septembre 1941, prise sous la pression des autorités de Berlin, prévoit en outre l'exécution d'otages en représailles à des attentats contre les Allemands et à des sabotages (en réalité aussi en représailles à des attentats contre les collaborateurs). Ces otages-là sont théoriquement choisis parmi les personnes passibles de la peine de mort (mais dans les faits, ce n'est pas toujours le cas). La première exécution d'otages en Belgique aura lieu le 27 novembre 1942. Au total, 305 otages seront fusillés en Belgique.

Parallèlement aux structures militaires, apparaît en Belgique occupée dès l'été 1940 la police politique, la Sipo-SD, liée à la SS. La Sipo-SD est en principe sous les ordres des autorités militaires en Belgique, mais elle sera de plus en plus autonome et puissante au fil de l'occupation. Surtout, contrairement à l'appareil militaire, elle ne passe par une procédure judiciaire : les personnes sont arrêtées pour « raisons de sécurité » et le plus souvent, déportées en Allemagne dans les camps de concentration. La Sipo-SD gère le camp de Breendonk, qui sert de lieu de transit pour les prisonniers politiques avant leur transfert probable en Allemagne.

***Quels sont, en conséquence, les principales formes de répression, les principaux types de lieux de détention ?***

Dès lors, le sort des résistants arrêtés dépend de nombreux critères, et en particulier : de ce qui leur est reproché (la résistance armée et l'espionnage sont les « délits » plus sévèrement punis) ; de la police qui les arrête (militaire ou politique) ; du moment de l'arrestation ; et même du sexe (les hommes sont plus durement sanctionnés que les femmes).

En fonction de ces critères, le parcours du résistant arrêté dans l'univers répressif nazi peut aller de la détention pour quelques mois dans une prison en Belgique au supplice des prisons successives en Belgique puis en Allemagne pour finir dans les terribles camps de concentration, en passant par la fin brutale devant un peloton d'exécution en Belgique ou en Allemagne.

***Justement, quel tableau général peut-on dresser de la répression de la résistance en Belgique occupée par l'Allemagne nazie ?***

Ce tableau est incomplet et même incertain, car les seules sources fiables d'envergure sur lesquelles il peut être élaboré sont des sources de nature administrative portant sur des personnes qui ne correspondent pas totalement à la définition du résistant.

En effet, le titre de prisonnier politique (en plus du bénéfice du statut, octroyé à toutes les personnes détenues par les nazis) est octroyé au lendemain de la guerre par l'Etat belge aux « personnes dont la privation de liberté est la conséquence directe d'une activité patriotique désintéressée ou qui furent arrêtées en raison de leurs opinions politiques ou philosophiques ou qui furent choisies comme otage ou qui se sont révélées au cours de leur internement comme animées d'un esprit de résistance à l'ennemi ».

En outre, cette règle est appliquée de manière plus restrictive pour les prisonniers politiques étrangers.

Par rapport aux résistants, le titre de prisonnier politique est dès lors à la fois plus large (il touche aussi les personnes arrêtées pour leur opinion ainsi que les otages pris au hasard) et plus restreinte (en particulier pour les prisonniers politiques étrangers, mais aussi vu la nécessité d'avoir été détenu dans des prisons ou des camps reconnus, sans compter la nécessité d'avoir accompli la démarche ou d'avoir toujours eu une conduite patriotique exemplaire).

En l'absence d'un dépouillement précis et complet de tous ces dossiers, on ne peut donc que se baser sur les chiffres fournis par le Service des Victimes de la Guerre, pour avoir une idée relativement précise du nombre de résistants victimes de la répression allemande.

Ainsi, le nombre de personnes ayant obtenu le titre de prisonnier politique était établi, selon des chiffres de 1978, à 27.458. 9575 l'avaient obtenu à titre posthume (parfois alors qu'ils étaient décédés de mort naturelle après leur retour de captivité).

Il existe tout de même plusieurs études ciblées portant spécifiquement sur la répression des résistants. Qu'en retenir ?

L'étude la plus en adéquation avec cet exposé est celle de Patrick Temmerman et Bert Boeckx (voir bibliographie) qui analyse notamment quelque 1.500 dossiers de résistants parmi les dossiers de prisonniers politiques. En voici les principaux résultats :

- Les résistants arrêtés ont surtout entre 20 et 50 ans, avec un pic pour la tranche d'âge 20-25 ans
- Il s'agit à environ 90% d'hommes et 10% de femmes
- Des personnes arrêtées en Belgique, seules 60% ont été déportées en All. ; les 40% restants n'ont pas quitté la Belgique.
- Le camp de concentration où ont abouti le plus de Belges est de loin Buchenwald.
- La durée de détention a surtout été de 6 mois à un an (25% des cas), devant 1 à 2 ans (environ 15%). La majorité (58,3%) a été détenue moins d'1 an. Cela s'explique par le fait que la répression a surtout été féroce lors de la dernière année d'occupation.

D'autres études plus ciblées (*La guerre secrète des espions belges* d'Emmanuel Debruyne ; *Du murmure au grondement. La résistance politique et idéologique dans la province de Hainaut* de Fabrice Maerten), on peut encore ajouter :

- Le taux d'arrestation varie entre 25 et 30%.
- Plus de 40% des résistants capturés le sont pendant les huit derniers mois de l'occupation.
- Près d'1/3 des personnes arrêtées ne survivent pas à leur emprisonnement. La plupart (entre 70 et 75%) périssent dans les camps en Allemagne ; les autres sont exécutés, la plupart du temps en Belgique (20 à 25% des décès), mais aussi en Allemagne (5 à 10% des décès)
- Les pertes se montent à entre 7,5 et 8,5% des résistants.
- La répression est un peu moins forte chez les femmes (environ 20% au lieu de 25 à 30% chez les hommes). Surtout, leur taux de mortalité est beaucoup plus faible : il est d'environ 10% parmi les femmes arrêtées contre plus de 30% chez les hommes. Ceci s'explique par le fait que les femmes sont généralement condamnées à des peines moins lourdes et qu'elles sont très rarement exécutées. Conclusion : leurs pertes ne dépassent guère les 2%.

Enfin, diverses études (de Patrick Nefors, Gie van den Berghe et V. D'Hoest) centrées sur la répression, confirment la multiplicité des parcours, des destins des prisonniers politiques (ici pris surtout dans le sens large des bénéficiaires du statut)

- On compte au 41.278 prisonniers politiques reconnus (+ environ 18.000 non reconnus).
- Ces études confirment que le camp de Buchenwald est celui qui a compté le plus de déportés venus de Belgique (5.745), devant sans doute Neuengamme et Dora (environ 2.500 chacun) et une dizaine d'autres grands camps, sur un total de 15 à 20.000 déportés.

- Entre 6.000 et 7.000 déportés de Belgique meurent dans les camps de concentration sur le territoire du Reich.
- A ces morts dans les camps, il faut ajouter essentiellement ceux exécutés, surtout en Belgique (environ 1.400), essentiellement à la Citadelle de Liège, au Tir national (Schaerbeek) et à Breendonk, ainsi qu'en Allemagne (environ 350).
- Breendonk : 3.500 à 3.600 prisonniers transitent par Breendonk, dont 400 à 500 Juifs + une trentaine de femmes. Un peu plus de 10% meurent en Belgique, fusillés ou de mauvais traitements ; 13% sont libérés ; les autres sont déportés en Allemagne, dans un premier temps dans des prisons ou des camps, mais tous achèvent leur sinistre parcours dans des camps. Environ la moitié des prisonniers de Breendonk ne survivront pas à la guerre, la plupart mourant dans les camps de concentration.

### *Parcours de résistant(s) dans l'univers répressif nazi*

Les parcours sont multiples et tous différents, de l'arrestation à la mort ou la libération.

Ce parcours, je propose de le suivre principalement avec quatre témoins, trois hommes et une femme, deux morts et deux survivants, à savoir :

- ***Youra (Georges) Livschitz***, jeune médecin juif issu de l'ULB, un des trois auteurs de l'attaque du 20<sup>e</sup> convoi vers Auschwitz près de Malines, le 19 avril 1943, qui permet à 17 Juifs de s'échapper. Arrêté une première fois le 14/5/43, il parvient à s'enfuir des locaux de la Sipo-SD à Bruxelles. Repris le 26/6/43, il est détenu à Breendonk et fusillé le 16/2/1944 comme otage choisi au Tir national à Schaerbeek. La lettre d'adieu qu'il écrit à sa mère peu avant son exécution a pu être retrouvée (pour en savoir plus sur ces lettres d'adieu, voir l'article de Fabrice Maerten et Emmanuel Debruyne repris dans la bibliographie, ainsi que la série de dossiers contenant les lettres d'adieu de 385 fusillés au CegeSoma (AA 2346)).
- ***Emile Delaunois***, jeune marié, ingénieur commercial de la région de Mons, membre de la Légion belge, puis du Front de l'indépendance et enfin des Partisans armés, appréhendé à Bruxelles le 3 avril 1944. Arrêté par la Sipo-SD, il est détenu à Breendonk, puis déporté à Ellrich et Bergen-Belsen. Libéré par les Américains, il meurt vers juin 1945 dans un hôpital russe. Il laisse sous le titre *Sans haine mais sans crainte* un témoignage émouvant de sa détention en Belgique et en Allemagne.
- ***Léon-Ernest Halkin***, père de famille, professeur d'histoire à l'université de Liège. Actif dans la presse clandestine et le Front de l'indépendance, il est arrêté le 17 novembre 1943 par la Sipo-SD pour son rôle important dans le service d'aide aux réfractaires au travail obligatoire Socrate. Détenu et torturé à Breendonk, il est ensuite déporté à Gross-Strehlitz (comme NN), Gross-Rosen, Dora et Nordhausen. Il en réchappe et publie *A l'ombre de la mort*, réédité à plusieurs reprises.
- ***Nina Erauw*** (de son nom de jeune fille Berthe Bernard), jeune femme bruxelloise active dans les milieux industriels. Impliquée dans le renseignement et les chaînes d'évasion, elle est arrêtée par la GFP le 13 septembre 1943. Détendue à la prison de Saint-Gilles, elle est régulièrement maltraitée. Déportée comme NN en Allemagne,

elle est détenue dans plusieurs prisons avant d'échouer à Ravensbrück. Son témoignage a été récolté par Claire Pahaut.

Leur parcours a été scindé en cinq temps forts : l'arrestation, les interrogatoires, la vie dans les prisons, la vie dans les camps, la libération ou la mort. La présentation de ces moments s'effectue essentiellement, après une brève introduction, via la reproduction d'extraits choisis des témoignages de Youra Livschitz, Emile Delaunois, Léon-Ernest Halkin et Nina Erauw.

### ***1. L'arrestation***

Les émotions procèdent généralement, selon le témoignage de Robert Close, arrêté le 19/6/42, de « deux sentiments contradictoires. D'une part, une angoisse intense, qui me noue la gorge et l'estomac (...). Et de l'autre, un sentiment de résignation fataliste, presque de soulagement, celui d'échapper (...) à l'incertitude du lendemain, à la pression constante de cette menace diffuse et permanente qui vient brusquement de se concrétiser dans l'inévitable, et que laissaient pressentir les arrestations de mes compagnons de réseau ».

Emile Delaunois (arrêté dans un café de Bruxelles) : « Ca y est, je suis pincé. Adieu la vie ! C'est bizarre comme je suis resté calme, alors que mon cœur battait toujours lorsqu'une auto allemande s'arrêtait près de l'endroit où je me trouvais. »

Léon-Ernest Halkin (arrêté à son domicile à Tilff) : « Enfin, le moment de la séparation est venu. Derniers baisers à ma femme et à mes enfants, dernières recommandations, testament furtif, abrégé par une surveillance qui s'impatiente. (...) Je regarde une dernière fois les êtres et le cadre familial que je n'ai plus grand espoir de revoir jamais. Peut-être serai-je fusillé aujourd'hui ? »

### ***2. Les interrogatoires***

Ce sont de longs moments (cela peut se répéter pendant des semaines) extrêmement pénibles pour tous.

La dureté des conditions carcérales a souvent pour effet d'affaiblir psychologiquement les prisonniers, et par conséquent de diminuer leurs possibilités de résistance aux interrogatoires d'une grande violence, à d'autant plus forte raison s'ils sont mis au secret.

En outre, le passage de la menace, éventuellement vis-à-vis de tiers, à la proposition de marché, ou de la culpabilisation à la compassion, peut être particulièrement déstabilisant pour le résistant interrogé et affaibli par sa détention.

Nina Erauw (torturée par la GFP, sans doute au siège de la GFP, rue Traversière à Saint-Josse) : « La torture, c'est quelque chose que vous portez en vous. Ce n'est pas à étaler. Le tout est de tenir. (...) Oui, j'ai été secouée, insultée, frappée, brûlée, les ongles des orteils arrachés(...). Je ne puis supporter depuis lors qu'on me touche les pieds. (...) Je me suis dit, ils ne m'auront pas. Il y a un moment où le mal vous anesthésie. C'est tellement fort que vous ne sentez plus rien. (...) Vous êtes responsable de la vie des autres ; vous ne pouvez pas

entamer la vie des autres pour sauver la vôtre. Ca ne va pas. (...). Cela a duré trois semaines ; tous les deux jours. »

Emile Delaunois (torturé par la Sipo-SD, avenue Louise à Bruxelles) : « Je suis vraiment fou de douleur. Je voudrais m'évanouir ou mourir immédiatement. A certains moments, la lutte en moi est terrible et je n'ai qu'un mot à dire pour le faire cesser maintenant mais dans la suite ? J'appelle Dieu à mon secours de toutes les forces qui me restent. Je suis complètement épuisé. J'ai d'ailleurs à peine mangé depuis le matin. (...). C'est fini, je n'en peux plus. Je préfère mourir : de toute façon, je devrai mourir bientôt ». C'est bon, j'avoue ! Je veux gagner du temps », ce qu'il fera, en ne divulguant rien d'important.

Léon-Ernest Halkin (torturé par la Sipo-SD à Breendonk) : « Ce qui fait de Breendonk le plus dur des camps que j'ai connus, c'est la terreur judiciaire qui y était systématiquement entretenue (...). Jour et nuit, les interrogatoires se succédaient dans de petites salles blanchies à la chaux (...). Le prisonnier, appelé par son numéro, y était conduit, la tête dans la cagoule, par un SS qui ne lui ménageait pas les coups. L'interrogatoire durait souvent plusieurs heures. Douceur et violence alternaient. Promesses mielleuses, intimidation savante. (...). De ces interrogatoires, nous revenions pantelants, au seuil du désespoir. »

### 3. Les prisons

Les conditions de détention sont généralement dures, on souffre de la faim et du froid, de la solitude quand on est seul au secret, de la promiscuité quand on est en cellule à plusieurs. On souffre aussi de l'ennui, de l'incertitude quant à son sort. La situation est plus dure encore en Allemagne, du fait de l'éloignement du pays, de la dégradation de la nourriture, du manque absolu de contact avec les proches, en particulier dans le cadre de la procédure *Nacht und Nebel*.

Nina Erauw (sur Saint-Gilles) : « Le soir, la prison s'anime, le monde emmuré s'agite. On crie, on échange, on communique par les tuyauteries malgré les interdits et les punitions. Et puis progressivement l'agitation cesse. Il fait froid, sombre, il fait soif et faim. Et demain ? (...) Très humiliant de devoir s'acquitter de ses besoins vitaux, devant d'autres ; très déroutant la remise des vêtements chaque soir et la lumière éblouissante toute la nuit. »

Léon-Ernest Halkin (sur Saint-Gilles) : « Ici, on ne frappe pas, on n'injurie guère. Nous pouvons enfin reposer notre corps et notre esprit (...) Après quatre mois de vie haletante à Breendonk, j'apprécie le calme reposant d'une cellule quasi monastique. La vie s'écoule doucement. (...). Peu à peu cependant le temps semble long, désespérément long ».

Nina Erauw (Kreutzburg, Silésie) : « Une prison de prisonnières (...) qui ont récuré, désinfecté et rendu habitable ce taudis grouillant de punaises et puant l'urine : le bonheur. Quatre en cellule – uniforme – train-train journalier, douche tous les 15 jours, c'est presque une oasis (...) En prison, vous gardez votre personnalité (...). Vous avez, quand même, les problèmes de la promiscuité, de la discipline, du travail, mais vous êtes encore vous-même ».

Léon-Ernest Halkin (Gross-Strehlitz) : « A Gross-Strehlitz, la vie du prisonnier s'écoulait plus lentement, plus mélancoliquement. La discipline y était sévère sans cruauté, le régime

quelconque, la saleté invincible, comme l'ennui » (...) Nous mangions beaucoup plus mal qu'à Saint-Gilles et même qu'à Breendonk. (...) Peu à peu, rongés par le mal du pays autant que par l'anémie, nous nous affaiblissions. »

#### **4. Les camps**

Breendonk préfigure les camps de concentration allemands, même si on y mange mieux et qu'on y souffre moins de la froid.

Léon-Ernest Halkin en fait une description saisissante : « Breendonk tout entier semblait conçu pour humilier, dégrader, avilir les hommes avant de les tuer (...). Faire vivre dans d'infects caveaux des hommes habillés et tondus comme des galériens, les tenir perpétuellement courbés sous une discipline inhumaine et dans une honteuse promiscuité, écraser des malades et des impuissants sous un véritable terrorisme, confondre dans la même haine les héros et les bandits, les otages et les mouchards, tout cela usait la résistance physique et morale des prisonniers. Les brimades, les coups, les injures et surtout les interrogatoires entretenaient la présence implacable de la mort ».

Mais le pire, en dehors des interrogatoires, est atteint dans les camps de concentration allemands, où tous souffrent atrocement de la faim, du froid, du manque de sommeil, des mauvais traitements, d'un travail harassant, du manque d'hygiène, du manque de soins, de la déshumanisation des prisonniers, en un mot, de l'inhumanité dans un environnement implacable où la lutte pour la survie est un combat de tous les jours. Cette lutte est encore aggravée à la fin de l'occupation, par le rationnement extrême de la nourriture et surtout par les terribles déplacements imposés en train ou à pied.

Emile Delaunois, Nina Erauw et Léon-Ernest Halkin parviennent malgré tout, à l'issue ou pendant cette terrible épreuve, à exprimer leur ressenti par rapport à diverses questions.

##### **a) Ressenti face à la souffrance de soi, des autres**

Nina Erauw (Ravensbrück) : « Mais le camp. Ca, ça a été l'horreur. Démentiel. Dante n'a jamais inventé une chose pareille. Effrayant. Nous sommes entrées en courant, dans ce camp gardé par des miradors. Nous avons rencontré des colonnes déguenillées. On s'est demandé ce que c'était. Des femmes ? Sans savoir que dans quelques heures on serait exactement dans le même état. (...) Chaque soir, il semble que l'on ne pourra plus jamais se relever, écrasée par le froid, le travail, les appels, la faim, le manque de sommeil qui brûle les paupières et maintient le corps dans un état de douleur perpétuelle ».

Léon-Ernest Halkin (Gross-Rosen) : « L'appel journalier n'est pas seulement un contrôle, mais un supplice. Le froid, la fatigue, l'appréhension nous accablent » (...) Il y aura parfois deux appels par jour, et l'appel du soir durera en moyenne de deux à quatre heures (...) On dormait comme on vivait, comme des brutes. A quatre heures et demie, lever (...) Peu à peu, ce travail a agi sur moi à la manière d'un stupéfiant, mon cerveau s'est vidé de toute pensée (...) Peu à peu, je me suis senti devenir machine ».



Léon-Ernest Halkin (transport vers Dora) : « Qu'ai-je fait pendant ces jours et ces nuits ? Je me revois, je me devine, hagard, sale, affreux, mais insensible à ma misère. Je mâchonne un fétu de paille. Je ne parviens plus à prier, du moins avec des mots ».

Léon-Ernest Halkin (Nordhausen) : « La vie dans ce Block est pire que ce que nous avons connu jusqu'ici. C'est la condition la moins humaine qui se puisse concevoir. Froid constant ; interdiction de sortir pour se réchauffer au soleil de midi ; saleté générale ; coucher à même le ciment ; discipline cruelle des prisonniers-chefs ; nourriture rare et presque toujours liquide »/

***b) Ressenti face à la mort (de soi, des autres)***

Emile Delaunois (Ellrich) : « On espère que ses amis y échapperont et quand on aperçoit les stigmates sur leur visage terreux, on voudrait pouvoir saisir la mort et l'étrangler, mais impitoyable, elle continue à creuser dans nos rangs. On aide ses amis tant qu'on le peut : ils durent un peu plus longtemps mais un jour vient quand même. C'est à en devenir fou ».

Léon-Ernest Halkin (Gross-Rosen) : « Certains s'adaptent, d'autres se brisent. Il y a des limites que nul ne dépasse. En quelques jours, les sexagénaires avaient presque disparu, morts ou malades. (...) Les considérations philosophiques sur la mort gardent toujours quelque chose d'artificiel. (...) La mort qui va être ma mort, c'est d'abord un horrible déchirement, un sacrifice coûteux. (...) Les victimes des camps de concentration ont été les martyrs de la mort lente, - lente et ignominieuse. C'est dans leur dernière solitude qu'ils ont percé la vanité des lieux communs qui les avaient peut-être aidés à vivre mais qui ne pouvaient plus les soutenir à l'heure de la mort ».

***c) Recours physiques et surtout psychiques pour résister à la souffrance***

Nina Erauw (Ravensbrück) : « Il faut arriver à être à la fois l'acteur, celui qui ne sait pas échapper à sa pièce, et le spectateur. Vous prenez des distances vis-à-vis de vous-même. Vous gardez une certaine ironie vis-à-vis de votre déchéance. Et ça, ça vous aide. (...) Et moi, ça m'a permis de tenir. (...) Il y avait aussi d'autres petites recettes. Par exemple, on se disait : on sera chez soi à Noël. (...) Il valait mieux se donner des délais. Se reconstituer en permanence un calendrier de l'espoir. (...) Ma préoccupation était : tenir jusqu'au bout, sortir de là et participer à une société nouvelle ».

Emile Delaunois (Ellrich) : « Combien réconfortants étaient ces colis, non tant par leur contenu, mais par tout ce qu'ils nous apportaient de chez nous, par tout ce qu'ils contenaient de pensées et d'images, de souvenirs de ceux que nous aimons et qui aspirent à notre retour. (...) Ma prière est toute mêlée de souvenirs et d'espoir et j'en ai les yeux humides, non pas vraiment de tristesse, mais plutôt d'inquiétude pour les camarades avec la confiance de Dieu. Et je m'endors en paix ».

Léon-Ernest Halkin (Gross-Rosen) : « Il fallait tout prix penser à autre chose (...), ne pas se laisser avilir. (...) Les croyants ne souffrent pas moins que les autres, ils souffrent autrement, en union avec Celui 'qui est en agonie jusqu'à la fin du monde' et dont ils partagent même la déréliction. Le problème du mal et le mystère du péché les accablent comme les autres, mais ils savent que leurs souffrances invisibles et impondérables ne sont pas perdues, qu'elles

s'inscrivent au crédit de ceux qu'ils aiment. (...) Leur confiance est faite de patience et d'acceptation. (...) Pour échapper à la pernicieuse influence du camp, je revivais ma vie d'homme libre ».

***d) Ressenti face à l'attitude des bourreaux, des autres prisonniers***

Il s'agit d'un monde très dur, avec une hiérarchie du mal, des SS aux Kapos, mais qui peut atteindre tous les prisonniers, dans une lutte sans merci pour la survie.

Nina Erauw (Ravensbrück) : « Je n'aime pas les Polonais. Qu'ils soient à n'importe quel niveau, ils se sont mal conduits dans le camp. Ils servaient de Polizei (...) Humiliation aussi de voir des prisonnières devenues des animaux affamés, se battant sous l'œil goguenard des SS ».

Emile Delaunois (Ellrich) : « Et les Schleus, de leurs regards de taureaux disciplinés et impitoyables, contemplant ce carnaval de mort, retirant la moitié du pain à ceux qui sont trop faibles pour se rendre au travail ou, civils, fouettant ceux qui s'écroulent à la peine. Comment, Dieu, paieront-ils toute cette dette de sang ? ».

Léon-Ernest Halkin (Gross-Rosen) : « Du premier au dernier jour, j'ai subodoré dans les camps la xénophobie et le nationalisme, sans aucun souvenir de la 'géographie cordiale' de l'Europe. (...). La dépravation faisait tâche d'huile. L'acceptation par les nôtres d'un poste officiel (...) entraînait un risque, une collaboration, parfois une complicité. Celui qui a une âme de valet trouve toujours moyen de s'engraisser. (...) Non, il n'y avait pas que les SS et les droits communs pour nous rendre la vie plus dure. Trop souvent les Kapos, les médecins et les Stubendienst [au service des corvées] composaient une trilogie de brutalité, de prétention et de sottise (...) Le camp intoxiquait les âmes (...). Toujours affamés, toujours éreintés, les hommes finissaient par se ressembler. (...) Perdu dans la foule, chacun restait enfermé dans son mal ».

***e) Ressenti vis-à-vis de sa famille, de son avenir***

Emile Delaunois (Ellrich) : « Le souvenir de tout et de tous est resté si vif en moi qu'il me semble que ce n'était qu'une interruption dans la vie et que mon retour se collera si étroitement à mon départ que le temps qui les sépare disparaîtra. (...) Mais toi, ma Nande [Fernande, sa jeune épouse], tu as beaucoup souffert aussi et tu n'oublieras peut-être pas aussi facilement que moi. (...) Car tu me connais, tu sais que s'il le fallait, je recommencerais. J'ai mauvaise tête et mauvais caractère et j'ai d'ailleurs bien peur que ce défaut se soit aggravé ici. Mais ne t'en fais pas : tu n'en auras pas à en souffrir. Nous serons si heureux bientôt et tu réussiras bien à me remettre d'aplomb s'il le faut. J'y mettrai d'ailleurs beaucoup de bonne volonté ».

Léon-Ernest Halkin (Gross-Rosen) : « Pour sortir de cet enfer, il ne faut pas avoir oublié d'où l'on vient et que le bonheur existe. Notre passé fait partie de nous-mêmes ; on ne se coupe pas de son histoire sans se mutiler. (...) Les prisonniers rêvaient rarement d'évasion, mais plutôt (...) d'une sorte de congé où l'on retrouvait les siens réunis autour d'une table bien servie. Il y

avait aussi moins de passion que de tendresse (...). Purifiés par l'épreuve et par l'absence, les hommes n'ont jamais tant senti la valeur de l'amour et de l'amitié ».

### ***5. Libération ou mort***

La libération des camps n'est pas que synonyme de joie, les corps et les cœurs sont trop meurtris pour cela.

Nina Erauw, soignée en Suède, revit. « Mais du fond de mon être, comme une boule, montent les souvenirs. Souvenirs des amis, des êtres jeunes et bons qui, avec moi, auraient pu contempler ce décor de rêve. J'entends leurs voix, je revois leurs visages. Une buée amère m'obscurcit. Qu'ai donc fait de plus, moi, pour être là ? ».

Emile Delaunois (libéré de Bergen-Belsen) : la libération, « trop tard, hélas ! beaucoup trop tard pour tous les milliers de concentrationnaires crevés de faim, d'épuisement, de tuberculose, de chambre à gaz...derrière les barbelés maudits – même pour la plupart de nous, survivants, il est trop tard ; même pour ceux dont la santé n'aura pas trop souffert, car le cœur, le sens moral, l'émotivité de tous ont été fortement ébranlés ».

Léon-Ernest Halkin (libéré de Nordhausen) : « Puis-je parler de libération ? Il n'y a plus de SS, plus de Kapos, plus de Revier [parodie d'infirmier servant d'antichambre de la mort] non plus, il n'y a pas encore d'Américains. Nous sommes libres, mais d'une liberté précaire et misérable. (...) Nos journées sont ternes et sans joie, obscurcies encore par des discussions pénibles, des incompréhensions déconcertantes en pareil lieu, en pareil moment ».

Les trois témoins ont souvent frôlé la mort, celle-ci emportera même bientôt Emile Delaunois, comme elle a emporté brutalement Youra Livschitz le 16 février 1944 au Tir national.

Avant de mourir, ce dernier livre un dernier message à sa mère. En voici quelques extraits qui prouvent qu'il a gardé toute sa détermination de résistant luttant pour un monde meilleur :

« Chère Maman, bien que les mots soient impuissants à exprimer tout ce que je ressens, je quitte cette cellule pour aller vers l'autre côté de la vie avec calme – un calme qui est aussi une résignation devant l'inévitable ».

« J'ai beaucoup plus de regret à ne pas être là pour t'aider à supporter la première épreuve – celle qui as déjà subie : Choura [frère exécuté une semaine auparavant]. J'aurais voulu être là pour qu'à deux nous puissions travailler dans le monde qui se fait ».

« Pense que nous sommes morts au front – pense à toutes les familles, à toutes les mères éprouvées par la guerre, guerre que nous avons tous cru voir finir plus tôt. Ton fils qui t'aime, Youra ».

### ***Conclusion : bilan de l'épreuve***

Une fois encore, je préfère laisser parler les témoins, qui oscillent entre amertume et foi en l'homme.

Chez Nina Erauw, c'est plutôt l'amertume qui prévaut : « Et le plus grave, c'est que tout ce qu'on a rêvé, tout ce pour quoi on a tenu, ne se réalisait pas. Le monde politique ? C'était comme avant ». La Résistance ? (...) après la guerre, tout s'est dilué ; chacun est retourné à ses occupations. C'est ça le plus dur. Rentré des camps, il faut retourner dans la peau des vivants ».

Chez Léon-Ernest Halkin, malgré l'horreur, c'est plutôt le positif qui l'emporte : car si, je cite, « La captivité nous a donné une vision amplifiée du drame du monde, (...) les camps ont pu nous enseigner le bien et le mal, le bien à travers le mal. Parce que l'épuisement, le désespoir et la mort nous guettaient, nous y avons cultivé l'optimisme et l'amour de la vie ».

La manière dont l'épreuve a été ressentie à long terme varie donc d'un témoin à l'autre, mais il est clair que tous ont été marqués à vie par cette plongée dans l'enfer nazi qui a atteint son paroxysme pour des milliers de résistants dans l'horreur des camps de concentration.

## Bibliographie

### *Ouvrages généraux sur la résistance et la répression allemande*

Alzin Josse, *Martyrologe 40-45. Le calvaire et la mort de 80 prêtres belges et luxembourgeois*, Arlon, Fasbender, 1947.

Aron Paul & Gotovitch José (dir.), *Dictionnaire de la Seconde Guerre mondiale en Belgique*, Bruxelles, André Versailles éditeur, passim.

*Avenue Louise 347 : dans les caves de la Gestapo = Louizalaan 347 : in de kelders van de Gestapo*, Bruxelles, CREHSGM, 1996.

Balace Francis, Denuit-Somerhausen Christine & Raxhon Philippe, *Jours barbelés* (Jours de guerre, 14-15), Bruxelles, Crédit communal, 1999.

Courtoy Marjorie, « La question des otages en Belgique pendant la Seconde Guerre mondiale », dans *Occupation et répression militaire allemandes : la politique de "maintien de l'ordre" en Europe occupée 1939-1945* / dirigé par Gaël Eismann et Stefan Martens, Paris, Autrement, 2007, p. 104-126.

Debruyne Emmanuel, *La guerre secrète des espions belges 1940-1944*, Bruxelles, Racine, 2008.

De Jonghe André, « La lutte Himmler-Reeder pour la nomination d'un HSSPF à Bruxelles (1942-1944). Première partie : la Sicherheitspolizei en Belgique », dans *Cahiers d'Histoire de la Seconde Guerre Mondiale*, Bruxelles, CREHSGM, n°3, 1974; p. 103-173.

D'Hainaut Brigitte & Somerhausen Christine, *Dora 1943-1945*, Bruxelles, Didier Hatier, 1991.

D'Hoest V., *Exécutions capitales en Belgique pendant l'occupation 1940-1944*, mémoire de licence de l'Ecole royale militaire, Bruxelles, 1982.

*Héros et martyrs. 1940-45. Les fusillés*, Bruxelles, Rosez, 1947.

*Le fort de Breendonk : le camp de la terreur nazie en Belgique pendant la Seconde Guerre mondiale : dossier pédagogique*, 3e éd., Bruxelles, Racine, 2006.

Maerten Fabrice, *Du murmure au grondement : la résistance politique et idéologique dans la province de Hainaut pendant la Seconde Guerre mondiale (mai 1940-septembre 1944)*, Mons, Hannonia, 1999, 3 vol.

Maerten Fabrice & Debruyne Emmanuel, « En guise d'adieu : les dernières lettres des résistants et assimilés de Belgique, exécutés par l'occupant lors des deux guerres mondiales », dans *Ecrire sous l'Occupation : du non-consentement à la Résistance France-Belgique-Pologne 1940-1945*, sous la direction de Bruno Curatolo et François Marcot, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2011, p. 371-386.

Nefors Patrick, *Breendonk 1940-1945*, Bruxelles, Racine, 2005.

Rochette Daniel & Vanhamme Jean-Marcel, *Les Belges à Buchenwald et dans ses kommandos extérieurs*, Bruxelles, De Méyère, 1976.

Roden Dimitri, « Van aanhouding tot strafuitvoering : de werking van het Duitse gerechtelijke apparaat in bezet België en Noord-Frankrijk, 1940-1944 », dans *Cahiers d'histoire du temps présent*, Bruxelles, n°22, 2010, p. 113-160.

Temmerman Patrick & Boeckx Bert, *Résistance et déportation : première analyse statistique globale fondée sur l'étude du dossier "statut" des prisonniers politiques, une recherche menée dans le cadre de projet du Fonds de la Recherche fondamentale collective*, Bruxelles, Centre de Recherches et d'Etudes historiques de la Seconde Guerre mondiale, 1995, 2 vol.

van den Berghe Guy, *Getuigen* [voir référence complète, plus bas], Bruxelles, CREHSGM, 1995.

Van den Wijngaert Mark et a., *Les bourreaux de Breendonk*, Bruxelles, Racine, 2012.

Van den Wijngaert Mark, Roden Dimitri et Jorissen Tine, *Auffanglager Breendonk 1940-1944 : De gevangenen van Breendonk Gedenkboek = Les prisonniers de Breendonk Livre-Mémorial*, Willebroek, Mémorial National du Fort de Breendonk, 2012.

Voncken Mathieu, *Nos fusillés nous parlent ! Mes quatorze stations à la citadelle de Liège. Lettres des fusillés*, Liège, Soledi, 1945.

### **Témoignages**

1.600 références dans :

van den Berghe Gie, *Getuigen. Een case-study over ego-documenten. Bibliografie van ego-documenten over de nationaal-socialistische kampen en gevangenschappen, geschreven of getekend door 'Belgische' (ex-)gevangenen: Belgen, personen die in België gedomicilieerd waren of verbleven, en andere uit België gedeporteerde personen*, Bruxelles, CREHSGM, 1995, 2 parties. (voir aussi [http://www.cegesoma.be/cms/temoins\\_fr.php?go=y&truv=getuigen](http://www.cegesoma.be/cms/temoins_fr.php?go=y&truv=getuigen) sur le site du CegeSoma)

Exemples :

Calembert Léon, *Au camp de Flossenbürg (1945) : témoignage*, édité par Gie van den Berghe, Bruxelles, Commission royale d'histoire, 1995.

Halkin Léon-Ernest, *A l'ombre de la mort*, Gembloux, Duculot, 1985, réédité en 2005 à Bruxelles/Willebroek, Buch Editions/Mémorial Breendonk.

Michotte Georges, *A l'ombre de la guillotine 1940-1945. Le récit d'un condamné à mort, Nacht und Nebel*, Bruxelles, chez l'auteur, 1987.

Pahaut Claire, *Nina Erauw. Je suis une femme libre (1917-2008)*, Mons, Hainaut Culture et Démocratie, 2009.

Stassart Amanda "Mouchka » & Pahaut Claire, *Je vous le dis, j'aime la vie*, Bruxelles, chez les auteurs, 2013.

### ***Sources***

*Dossiers personnels comprenant les lettres d'adieu avant la mise à mort et la documentation relatives à 385 personnes de Belgique exécutées par l'occupant allemand en Belgique et en Allemagne entre 1940 et 1944 : lettres, extraits de publications, notices biographiques, 1941-2009, 2013, 4 boîtes (20 fardes) (CegeSoma, AA 2346).*